

Michael LUCKEN, *Les Japonais et la guerre 1937-1952 / The Japanese and the War: Expectation, Perception, and the Shaping of Memory*

Paris, Fayard, 2013, 400 p. / New York, Columbia University Press, 2017, 378 p.

Arnaud Nanta



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2143>

DOI : 10.4000/ebisu.2143

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Date de publication : 19 décembre 2017

Pagination : 262-267

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Arnaud Nanta, « Michael LUCKEN, *Les Japonais et la guerre 1937-1952 / The Japanese and the War: Expectation, Perception, and the Shaping of Memory* », *Ebisu* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.2143>



Livres *à* lire

démocratie ? S'agissait-il d'un phénomène inhérent à la construction de l'État-nation ? P.-F. Souyri semble arriver à cette conclusion dans la mesure où, selon lui, « *le premier ressort était lié à une réaction indépendantiste radicale de la part des élites du pays, soutenues par l'immense majorité de la nation en construction* (p. 443). » Ce déterminisme qui a nourri la formation d'un nationalisme mystique et étatique n'oblige-t-il pas à revisiter cette « grammaire commune » de la modernité ?

Peut-on être moderne sans être occidental ? À la fin d'un parcours qui nous a fait vivre la richesse et la complexité des débats au Japon, l'auteur nous explique que les tenants des Lumières occidentales ont été rapidement marginalisés (p. 443) et que ce sont en réalité des idées structurées depuis l'époque d'Edo qui ont contribué à la construction d'une nouvelle idéologie officielle moderne (p. 446), mais que par la suite les débats qui agitent la société japonaise sont contemporains de ceux d'Occident. Le Japon est aujourd'hui de plain-pied dans la modernité. Mais le Japon n'est-il pas aussi l'Occident ? Ne faudrait-il pas séparer la notion d'Occident de son origine géographique pour lui reconnaître pleinement sa signification géopolitique ?

Comme l'indique son sous-titre, le livre de P.-F. Souyri nous donne

des clés pour mieux comprendre le Japon d'aujourd'hui. C'est un ouvrage de référence pour les étudiants qui se spécialisent sur le Japon et, plus généralement, un outil privilégié pour se repérer dans le Japon des années Meiji à la défaite de 1945. Ces quelques lignes ne sauraient rendre toute la richesse des réflexions qui y sont menées. Laissons le lecteur découvrir de nombreux autres aspects méconnus de l'histoire mouvementée des idées au Japon.

Christine LÉVY

Université Bordeaux Montaigne,
CRAO

© Michael LUCKEN,
Les Japonais et la guerre 1937-1952,
Paris, Fayard, 2013, 400 p. /
*The Japanese and the War:
Expectation, Perception, and the
Shaping of Memory*, transl. by Karen
Grimwade, New York, Columbia
University Press, 2017, 378 p.

En cette année du quatre-vingtième anniversaire du déclenchement de la seconde guerre sino-japonaise

– début de la Seconde Guerre mondiale –, qui vit une offensive japonaise massive contre la République de Chine et le massacre de Nankin à l'hiver 1937, paraît en anglais la traduction de l'excellent tableau que dresse Michael Lucken de la perception japonaise de ce conflit, durant la guerre et la période d'occupation alliée qui suivit. M. Lucken avait déjà étudié la participation des artistes à l'effort de guerre japonais ainsi que les sources visuelles relatives à Hiroshima¹. Ses recherches l'ont ensuite amené à se pencher sur les stèles commémorant les morts au combat, donnant lieu à une importante contribution sur le sujet². À la suite de l'ouvrage que nous présentons ci-dessous, il s'est lancé dans une analyse biographique de l'intellectuel Nakai Masakazu 中井正一 (1900-1952), qui est parue en 2015³.

Le présent ouvrage prend pour champ d'investigation les quinze années allant du début de la guerre en 1937, jusqu'à l'entrée en vigueur en 1952 du traité de paix de San Francisco, qui marque le recouvrement de la souveraineté nationale. Divisé en onze chapitres, il considère d'abord le temps de la guerre. Les cinq premiers chapitres décrivent tour à tour : les transformations observées au Japon même du fait de la guerre de conquête (chap. 1) ; la question du totalitarisme dans le cas japonais

(chap. 2) ; les différents points de vue sur les objectifs de guerre ou sur l'ennemi (chap. 3) ; la question des morts au combat (chap. 4) ; la peur des bombardements et des destructions en 1944-45 (chap. 5). Après un chapitre 6 exposant les « coordonnées complexes de l'après-guerre », les cinq derniers chapitres apportent des réflexions sur la période d'occupation et analysent les politiques américaines de réforme idéologique du Japon, dont la question du « shintō d'État » (chap. 7), la « table rase » appliquée à l'Histoire (chap. 8), la question de la conscience collective (chap. 9), celle des liens entre lieux de mémoire et shintō (chap. 10), et enfin celle des monuments et des musées après la défaite (chap. 11).

Cet ouvrage, produit d'un travail très poussé sur les sources primaires, notamment sur des journaux et revues d'époque, et qui témoigne aussi d'une connaissance précise des travaux japonais, américains et français, décrit de façon détaillée les discours et perceptions des acteurs japonais de l'époque. Il complète en quelque sorte, sur le terrain national, l'ouvrage de John Dower *War Without Mercy* (1987), qui traitait des représentations croisées nippo-américaines durant la guerre du Pacifique. Les opérations extérieures ou la question des exactions (p. 97-107), ou encore – pour l'après-1945 – les regards

chinois et sud-coréen (p. 53-57, p. 194-198), ne sont que peu traités, de même que la question coloniale. L'ouvrage ne propose pas une histoire du conflit, mais plutôt une histoire culturelle des idéologies de la guerre et de la reconstruction. L'auteur se penche notamment sur les discours politiques et militaires, émanant des autorités ou de la société civile.

Évoquons quelques points. Le chapitre 2 analyse la question du « totalitarisme », qui concerne à la fois l'histoire mais aussi l'historiographie et ses conclusions. L'auteur se demande si ce concept forgé dans les années 1950 par Hannah Arendt, dans un effort de saisir la spécificité des régimes soviétique et nazi, peut être appliqué au Japon (il n'est d'ailleurs généralement pas appliqué non plus à l'Italie). Soulignons que la question n'est pas sans conséquence, car, après que Carl Schmitt a relié nazisme, soviétisme et maoïsme⁴, certains ont pu voir dans le Japon en guerre une sorte de chaînon manquant au sein de ce schéma. De fait, il exista au Japon des projets pour remodeler la société suivant une structure organiciste en prônant l'établissement d'une totalité « de corps », où chaque individu servirait l'État selon une volonté unique. De telles idées existèrent au Japon davantage sous forme de projets que sous celle d'un agenda politique réel. Cependant,

M. Lucken montre que le mot lui-même, *zentaishugi* 全體主義 (totalitarisme), exista dans le Japon des années 1920, trente ans avant que la philosophie politique ne le formule en Occident. Mais conclure de ceci que le Japon de l'entre-deux-guerres aurait déjà eu un projet « totalitaire » serait faire preuve de nominalisme. D'ailleurs, une fois ces discours de l'époque présentés, l'auteur souligne que l'analyse historique doit rechercher les formes d'un « totalitarisme japonais » dans la mise en place d'un puissant contrôle social, plutôt que dans la théorie. Le ministère de l'Intérieur étendit sa surveillance jusqu'à la base de la société via un « réseau parfait » : mais celui-ci visait à nier non pas tant l'individu que les corps intermédiaires, tous contraints à fusionner au sein d'organisations étatiques (p. 66-67). Et l'auteur de faire remarquer que cet effort « ne fut jamais complètement figé » : si le cadre était fixe, néanmoins « plusieurs forces divergentes se partageaient le pouvoir » (p. 71-74). Autrement dit, la réflexion sous l'angle de l'histoire institutionnelle ne peut pas répondre de façon définitive à la question. On pourrait ajouter que la mise en évidence de tel élément structurel (parti unique, culte du chef, etc.) relève de l'analyse des moyens : H. Arendt distinguait dictature, tyrannie et totalitarisme, pour définir ce dernier

avant tout par ses fins, la domination totale⁵. Enfin, ce chapitre conclut que le soutien de la nation japonaise à l'impérialisme et aux guerres de conquête n'était ni « naturel » ni automatique, mais plus classiquement le résultat d'un large éventail de politiques de propagande et d'opérations de répression (p. 36-43), avec en arrière-plan un gouvernement civil inapte à agir efficacement contre la fuite en avant de l'Armée et de la Marine (p. 33).

Dans le chapitre suivant, M. Lucken montre que le temps de la guerre ne vit pas l'arrêt de toute activité de pensée ou de loisirs. Seules les productions prenant pour cible le gouvernement se virent censurées. Pour le reste, les éditeurs continuèrent à œuvrer presque jusqu'à la fin du conflit. Et les gens lisaient non pas des ouvrages « typiquement japonais », comme voudrait le faire croire une certaine vision culturaliste, mais une très grande variété de genres, de titres, et de nombreuses traductions. Parmi celles-ci, M. Lucken souligne la place de l'auteur antifasciste Romain Rolland (1866-1944) durant l'entre-deux-guerres au Japon, où il exista une véritable « génération Jean-Christophe », du titre de son célèbre roman. Par exemple, son contemporain le poète et sculpteur Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956) voyait en lui « la conscience

de l'Europe [...], la conscience du monde » (p. 83-88). Néanmoins, les pressions firent que les écrivains en vinrent à soutenir l'effort de guerre à l'orée de la décennie 1940 (p. 87, p. 95-96), situation semblable à celle analysée par Jean-Jacques Tschudin concernant le théâtre et les arts de la scène⁶. Ce même chapitre décrit aussi, suivant une sorte de futurologie rétrospective, les visions de l'après-guerre qui furent imaginées à l'époque, alors que le pays pensait encore pouvoir sortir vainqueur du conflit.

Son chapitre 5, *Les Japonais et la guerre*, analyse le rapport entre l'imaginaire des bombardements – bombardements conventionnels, les seuls connus avant 1945 – et l'apparition d'une peur collective dès 1932, puis comment cet ensemble permit de justifier, du point de vue des militaires, la mise en place d'un périmètre de sécurité de plus en plus éloigné de la métropole ainsi que la légitimation du sacrifice ultime pour la défense de la patrie. Ce même chapitre explique que les bombardements atomiques à Hiroshima et à Nagasaki ne provoquèrent pas nécessairement de choc sur le moment, du fait d'un très strict contrôle sur l'image et (initialement) de la volonté des dirigeants de poursuivre la guerre (p. 178, p. 181). L'auteur souligne ainsi une progression parallèle entre la brutalisation

de l'appareil politique et militaire, et une dissimulation toujours croissante de la réalité de la mort au combat au sein des discours de ces mêmes autorités politiques et militaires, qui la transfigurèrent au travers de formules « poétiques et historiquement connues » (p. 160).

Enfin, l'ouvrage traite aussi, pour une grande part, du rapport entre l'État japonais et ses morts militaires, avant et après 1945⁷. L'empereur présidait naguère ces rituels étatiques commémorant les héros tombés au combat – d'ailleurs, par définition un héros est un soldat mort face à l'ennemi. L'angle proposé ici est un peu différent : au-delà du cérémoniel et de la symbolique, M. Lucken montre le poids des reliques au Japon, au premier rang desquelles les os. Le Japon et ses colonies de Corée et de Taiwan comptaient en 1945 plus d'une centaine de cimetières militaires, placés sous l'égide d'une neutralité religieuse et où, malgré les idées reçues, la norme était l'inhumation (p. 134 et suiv.). Les règles y connurent progressivement une évolution en faveur du groupe et au détriment de l'individu : dans les années 1930 apparurent des ossuaires militaires – à différencier des stèles commémoratives – dont la supervision fut confiée à une organisation nationale (p. 137). L'avancée de la guerre vit les reliques prendre une importance croissante, qui fut

loin de diminuer après 1945 quand se posa la question du retour des os ou des cendres. Cette question était d'autant plus cruciale que quelque 1,5 million de corps furent abandonnés (p. 144). Elle refit surface dans les années 1960 (p. 268-273) et, encore aujourd'hui, le travail visant à retrouver les corps pour leur offrir un dernier culte n'est pas achevé.

Les Japonais et la guerre traite en somme de questions variées toutes en rapport avec les représentations du conflit et de la société qui en émergera, ou, pour l'après-guerre, de sa réforme et de la mémoire de la guerre. Si l'on eût peut-être apprécié davantage d'analyses concernant l'histoire du conflit ou la place qu'y occupa l'empire colonial, cet ouvrage écrit d'une plume modeste sait privilégier une forme d'exposé sobre et méticuleux des données, permettant de compléter la connaissance de la société japonaise et des représentations qui furent les siennes durant et après la guerre, jusqu'à nos jours.

Arnaud NANTA
CNRS, IAO

1. M. Lucken, *Les grenades et l'amertume*, Paris, Les Belles Lettres, 2005 ; M. Lucken, *1945 : Hiroshima, les images sources*, Paris, Hermann, 2008.

2. M. Lucken, « De pierre et d'os. Éléments d'étude sur les monuments aux morts de l'époque moderne », in P.-F. Souyri (dir.), *Mémoire et fiction. Décrire le passé dans le Japon moderne*, Arles, Philippe Picquier, 2010, p. 97-141.

3. M. Lucken, *Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon*, Dijon, Presses du Réel, 2015. Voir la présentation précise par Emmanuel Lozerand dans la revue *Critique*, avril 2017, 839, p. 290-300. M. Lucken évoquait déjà la figure de Nakai dans l'ouvrage que nous discutons ici, à propos de son arrestation en 1937 pour motifs idéologiques (p. 36-37).

4. C. Schmitt étendit sa dichotomie ami / ennemi, fondatrice chez lui de la notion de politique, à la Chine maoïste, notamment dans *La théorie du partisan* (1963, trad. fr. 1972).

5. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, vol. 3 : *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 [éd. orig. angl. 1951], introduction.

6. J.-J. Tschudin, « Le théâtre devant la montée du militarisme », in J.-J. Tschudin & C. Hamon (dir.), *La société japonaise devant la montée du militarisme*, Arles, Philippe Picquier, p. 165-185.

7. Voir aussi : Takahashi Tetsuya, *Morts pour l'empereur. La question du Yasukuni*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

© *Geschichtsdenken im modernen Japan. Eine kommentierte Quellensammlung*

[La réflexion sur l'histoire dans le Japon moderne. Une anthologie commentée de sources], textes édités et présentés par Ken.ichi MISHIMA et Wolfgang SCHWENTKER, en collaboration avec Manfred Hubricht, Tadashi Suzuki, Kuniyuki Terada et Robin Weichert, München, Iudicium Verlag [Monographien aus dem Deutschen Institut für Japanstudien, vol. 56], 2015, 473 p.

Il semblerait, apprend-on accessoirement au détour d'une page, que pendant le demi-siècle qui s'étend entre 1959 et 2009, le nom de Shiba Ryōtarō ait été cité pas moins de 201 fois au Parlement japonais. Le chiffre peut surprendre, en comparaison du score atteint par des personnages bien plus célèbres dans le monde (60 pour Mishima, 59 pour Sōseki, 38 pour Ōe et 28 pour Ōgai ; p. 442). Mais pour faire figurer un romancier populaire dans cette anthologie, les éditeurs ont suivi un critère de sélection très simple : réunir des textes qui ont proposé une réflexion singulière sur l'histoire et influencé les débats de leur époque, sans toutefois que ce